

Chapitre 29

Quand l'amitié donne des "elles". Une camaraderie militante à la croisée des combats féministes

Clémentine Comer, Helen Ha, Lucile Ruault

“Avant d’être des femmes et des féministes, on était aussi des copines.” Ainsi exposée par Muriel Trimolin, militante féministe rennaise au début des années 1970, cette indifférenciation des relations féminines, militantes et amicales, souvent présente dans les récits des enquêtées, témoigne des difficultés de démêler ces trois dimensions. Étudier la place et le rôle de l’amitié dans l’essor et le maintien des groupes militants féministes permet de mieux comprendre les logiques de cette imbrication.

Sans omettre que des travaux sur le militantisme ont traité le rôle moteur des sociabilités dans le maintien des engagements¹, l’amitié reste un objet d’analyse assez peu exploré, du moins dans les études françaises. Le fait que, proportionnellement, les travaux sur le féminisme se soient davantage emparés de la question² reflète la spécificité de l’amitié dans la construction des mouvements de femmes. Singularité que l’enquête menée dans les cinq villes a confirmée, par contraste avec les formes organisationnelles des militantismes gauchistes et syndicalistes. La sororité a souvent été mobilisée par les actrices comme par les chercheuses pour saisir le propre des sociabilités féministes. Néanmoins, cette notion revêt plusieurs limites, signalées par les travaux de Diane Lamoureux, au premier rang desquelles figure son potentiel essentialisant³. Contre l’idée d’une complicité automatique entre femmes, l’auteurice préfère la catégorie de solidarité politique, en ce qu’elle appréhende mieux l’hétérogénéité des relations et des effets de la domination. Dans le sillage de cette réflexion, il convient d’ôter à ces liens d’amitié toute dimension insondable, pour retrouver les logiques sociales et genrées qui commandent leur distribution et leurs normes d’expression⁴. L’amitié nous est ainsi apparue comme une catégorie d’analyse adéquate car elle ne réduit la focale ni aux sociabilités communes à de nombreux militantismes, ni à la solidarité qui n’est qu’une de ses dimensions, ni à la sororité et à son aspect limitatif.

Sasha Roseneil, auteurice d’une étude sur l’amitié, a précisément montré que celle-ci est un vecteur à la fois de production d’identité de soi et de solidarité politique⁵. Les descriptions que font les militantes de leurs engagements introduisent un intérêt supplémentaire à l’usage

¹ Jeff Goodwin, “The Libidinal Constitution of a High-Risk Social Movement: Affectual Ties and Solidarity in the Huk Rebellion, 1946 to 1954”, *American Sociological Review*, Vol. 62, n°1, 1997, p. 53-69 ; dossier “Fréquentations militantes”, *Politix*, Vol. 3, n°63, 2003 ; Gildas Renou, Notice “Sociabilité(s)”, in Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Péchu (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po, Paris, 2009.

² Voir notamment Nancy F. Cott, *The Bonds of Womanhood: “Woman’s Sphere” in New England, 1780-1835*, Yale Univ. Press, New Haven et London, 1977 ; dossier “Amies”, *Nouvelles questions féministes*, Vol. 30, n°2, 2011 ; Laurence Bachmann, “Female friendship and gender transformation”, *European Journal of Women’s Studies*, Vol. 21, n°2, 2014, p. 165-179.

³ Diane Lamoureux, *Les Possibles du féminisme. Agir sans “nous”*, Les Éditions du Remue-ménage, Montréal, 2016.

⁴ Claire Bidart, “L’amitié, les amis, leur histoire. Représentations et récits”, *Sociétés contemporaines*, n°5, 1991, p. 21-42.

⁵ Sasha Roseneil, “Mettre l’amitié au premier plan : passés et futurs féministes”, *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 30, n°2, 2011, p. 56-75.

sociologique de cette notion, en incluant la compréhension de sa portée sociopolitique. En effet, dans les groupes féministes, il arrive que l'amitié supplante les règles de codification militante et leur en procure la substance, de telle sorte que la délimitation des espaces militants suit les frontières esquissées par des complicités préalables. Cette entrée par la porte de l'amitié permet alors de saisir des profils de militantes plus minoritaires au sein de la population étudiée, c'est-à-dire des femmes dont l'allégeance première est le féminisme. De manière réciproque, l'aptitude des rapports amicaux à "mobiliser" prend un sens plus aigu dans des groupes informels, où la faiblesse de "l'encadrement" peut mettre en péril le maintien de l'engagement. De sorte que l'épuisement des groupes est souvent corrélé à l'essoufflement de ces rapports. Enfin, à la différence d'autres contextes militants, l'amitié est délibérément envisagée dans nombre de collectifs féministes non plus seulement comme une résultante du militantisme, mais comme l'un de ses objectifs. Les récits de vie, associés à une analyse rétrospective des trajectoires, font apparaître la (dis)continuité des relations amicales sur la durée, permettant ainsi de prolonger l'examen de la portée politique des amitiés dans le temps, tout en évaluant l'importance du tissu localisé de sociabilités dans leur maintien.

En raison de ces particularités, l'amitié dans les groupes féministes, sans doute davantage que dans d'autres espaces contestataires, crée des conditions propices à l'engagement militant et se déploie à mesure que les liens de solidarité façonnent le militantisme, vécu comme un soutien. De plus, elle perdure dans le temps, l'intensité du compagnonnage noué entre militantes féministes ne s'estompant généralement pas de sitôt.

Découvrir la politique entre "amies"

Pour nombre de femmes primo-militantes, l'amitié fonctionne comme un facilitateur de l'engagement. Le féminisme se découvre souvent entre amies. Il fait naître, en outre, des amitiés et les renforce. Aussi, toutes les militantes féministes ne sont pas entrées en militantisme *via* la question des femmes. Nombreuses sont celles qui découvrent la politique à l'internat ou au sein de l'extrême gauche. Ces amitiés florissantes ont pu être à l'origine de la création, dans la première moitié des années 1970, de groupes de parole. Elles sont encore le ciment des lieux féministes autonomes qui voient le jour dans la seconde moitié des années 1970 et au début des années 1980. Elles se prolongent également au sein de communautés de vie. Autant d'espaces au sein desquels, à partir du partage d'expériences communes des formes de domination s'exerçant sur les femmes, se forment une conscience féministe et une solidarité entre femmes : entre copines, amies de longue date ou en devenir.

S'organiser entre copines : récit des premières expériences sororales

Bien en amont de l'engagement militant et dans divers espaces sociaux, les enquêtées ont fait l'expérience de sociabilités féminines porteuses de contestation. L'internat de jeunes filles est un espace de socialisation contraint, propice au développement de relations d'amitié. Il est un lieu de politisation des femmes au travers des expériences de mobilisation contre l'exercice d'un pouvoir autoritaire et institutionnel. Cathy Debroe (Lille), issue d'un "milieu très ouvrier" et pour qui l'école a été un outil de promotion sociale, "découvre l'action collective" lors de sa formation d'institutrice. Racontant l'entraide entre femmes dans l'un des derniers internats normaliens dans le nord de la France au début des années 1970, elle explique que la vie "monacale" et "carcérale"

au sein du pensionnat a créé de fortes solidarités. Elle se souvient par exemple de la manière dont, entre camarades, elles ont aidé un couple de lesbiennes à préserver leur intimité, leur évitant par la même occasion le renvoi de l'établissement : "En première, on était dans un dortoir avec des box séparés par un rideau. On s'était toutes mises d'accord pour qu'elles aient les deux box du fond, qu'elles puissent se les partager, et être un peu plus protégées. J'ai vécu ça comme une immense solidarité parce qu'il ne fallait pas que ça se sache ! Elles auraient été foutues dehors !"

Cathy explique, en outre, comment elle et ses amies se sont organisées pour contester l'obligation du port de la jupe en décidant un jour de toutes en porter de "très courtes" et d'attendre l'arrivée de la directrice pour monter ensemble les grands escaliers menant au réfectoire, offrant alors leurs dessous à son regard ébahi. Le jour même, le port du pantalon était autorisé.

Dans les années 1970, la volonté de s'organiser entre femmes se matérialise aussi par la constitution de groupes de parole plus ou moins formalisés au sein desquels se concrétise la volonté de décrire et de politiser la domination masculine qui s'exerce au quotidien sur les femmes. Ces espaces sont, pour certaines, l'occasion de découvrir la dimension politique et conflictuelle de leur oppression. Pour d'autres, s'y cristallise un processus de politisation des rapports entre les sexes déjà entamé par le biais d'engagements antérieurs demeurés insatisfaits. Ainsi, d'anciennes militantes de groupes d'extrême gauche ont pu ne pas trouver dans leur pratique du militantisme révolutionnaire les réponses à leurs questions proprement féministes et à ce qu'elles identifient aujourd'hui comme leur volonté d'émancipation. Les liens de sociabilité féminine qui voient le jour dans ces organisations politiques, lorsqu'ils se transforment en relations de solidarité et d'amitié, participent dès lors d'un processus de désenchantement révolutionnaire au profit d'une remobilisation au sein du mouvement pour la cause des femmes⁶. Corinne Anderson (Nantes) explique avoir été déçue par le traitement réservé à la question des femmes à la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), au sein de laquelle elle milite de 1970 à 1975. Exclue du parti en 1975, elle entre à l'Université et crée un groupe de parole avec quelques copines. Elle et ses amies se retrouvent dans l'appartement de l'une ou l'autre et y parlent de leur vie, partagent leurs expériences. Ce groupe n'est pas formalisé mais s'organise par le biais des relations interpersonnelles de ses participantes.

L'un des points communs aux récits des militantes sur ces groupes de parole réside dans le plaisir simple d'être ensemble, de se rencontrer entre femmes. Pour Annick Vivier qui milite à Lille au MLF jusqu'à la fin des années 1970, celui-ci représente "le plaisir d'être entre femmes", en particulier entre lesbiennes. Quant à Monique Monfort, militante nantaise de Choisir, "ce qui [l]'a émue, portée et changée, c'est vraiment la rencontre avec d'autres femmes avec lesquelles [elle] parlait de [son] intimité". Au-delà de la joie partagée à se retrouver chez l'une et l'autre ou bien autour d'un verre au "bistrot avant de rentrer", ces moments de discussion privilégiés sont vécus par les militantes comme des étapes de libération, de mise en mots et de compréhension de ce qu'elles ressentent. Le plaisir d'être entre femmes est redoublé par celui de se raconter entre femmes, d'être en mesure de parler sans entrave. Fannette Bozonnet, qui a été l'une des fondatrices d'un MLAC de la région lilloise, confie : "Ça a changé beaucoup de discuter entre femmes, de partager nos inquiétudes, nos joies, nos questionnements, nos interrogations sur tel ou tel comportement. Le fait de pouvoir parler. Déjà que mon mari... [...] Lui, il n'y avait que sa médecine qui était prépondérante, et mon rôle de femme était presque normal, il n'y avait pas à

⁶ Se référer au chapitre 15.

en faire un fromage : j'étais la mère, je m'occupais [des enfants], il n'y avait pas à se questionner outre mesure. [...] Donc le jour où j'ai rencontré les femmes, oui, ça a joué". Ici, les questionnements de Fannette portent notamment sur le rôle des femmes dans l'éducation des enfants. Il peut s'agir, de plus, de constater la récurrence de figures paternelles agressives. Annick Vivier relie nettement son féminisme à des expériences vécues tôt dans l'enfance qu'elle a pu partager au sein des groupes femmes, lui permettant de se défaire du "poids" de son père qui était "une vraie terreur domestique", d'une "jalousie épouvantable" et verbalement violent envers sa mère.

Pour d'autres participantes, parler de soi peut être vécu comme une injonction et perdre de son sens lorsque, à leurs yeux, les actes ne suivent pas la parole. C'est ce dont fait part Joëlle Plouvier, très critique de sa courte expérience au sein d'un groupe femmes de la région lilloise qu'elle rejoint en 1977 *via* son amie Fannette Bozonnet, alors qu'elle se retrouve seule avec ses filles à la suite d'une rupture. De cette période, Joëlle retient surtout le soutien de Fannette et de son mari, et abhorre au contraire le comportement de certaines participantes dont elle se sentait, malgré elle, plus la rivale que l'alliée : "Je n'étais pas très bien, pas très à l'aise dans ce mouvement féministe. Parce qu'à l'époque, j'étais partie avec mes deux filles sous le bras, sans rien, et j'avais l'impression que – je ne parle pas de Fannette, parce qu'elle est à part – il y avait une paire de femmes bourgeoises qui dégueulaient sur les mecs mais qui en même temps n'étaient pas capables de quitter leur mari. Et ça c'est quelque chose que j'ai jamais aimé. Le jour où ça n'a plus été avec mon mari, moi je suis partie. En plus, par rapport à certaines femmes je n'étais pas très bien perçue parce que je pouvais être dangereuse pour leurs mecs."

Les groupes de parole peuvent contribuer à renforcer des amitiés préalables. Néanmoins, lorsque le lien de confiance qui est nécessaire à la confiance ne s'établit pas, la défiance s'installe et l'expérience prend rapidement fin.

Quand amitié et politique se confondent : l'ouverture de lieux féministes autonomes et la vie en communauté

De nombreux lieux féministes partagés et/ou autonomes voient le jour à la fin des années 1970⁷. La solidarité qui se déploie entre femmes dans ces lieux est rendue possible par l'existence de relations de sociabilité préalables et surtout le besoin, émancipateur, de s'organiser entre copines contre les normes et les manières masculines de "faire de la politique". À Lille, Evelyne Rendolet ouvre en 1976 la première librairie féministe du territoire avec l'aide d'une amie. Elles ont milité ensemble, deux ans plus tôt, au MLAC. Evelyne, qui vient d'accoucher de sa seconde fille, rencontre durant cette période des difficultés dans son couple. Elle dit manquer de confiance en elle et plus que jamais désirer s'émanciper de son mari par le travail. De ce désir et de l'amitié entre les deux femmes naît le projet de fonder une librairie. D'abord un lieu de rencontre pour de nombreuses femmes engagées dans des professions intellectuelles et pour des étudiantes, elle sert aussi de lieu d'accueil et de discussions pour des femmes victimes de violences conjugales. Evelyne souligne combien il était essentiel, au sein de la librairie, de favoriser les échanges entre les différents courants féministes et de ne pas reproduire les affres de la politique "au masculin" – l'étiquetage de pensée et l'organisation rigide.

Denise Germain, Noëlle Sabot et leur amie Monique Vidal ouvrent quant à elles en 1979, à Nantes, un restaurant alternatif appelé À l'envers. Elles démissionnent de leur emploi respectif

⁷ Voir le chapitre 21.

dans lequel elles s'ennuyaient profondément pour se lancer dans l'aventure. Denise s'en rappelle comme d'un "moment de création formidable" : "On a tout fait nous-mêmes : de la plomberie, de l'électricité, on a fait une table, on a fait le bar nous-mêmes, on a collé des boîtes d'œufs au plafond pour isoler – on en a fait des trucs !" Malgré les doutes et les incertitudes quant à la réussite du projet, À l'envers devient une "institution" du militantisme nantais jusqu'à sa fermeture en 1982. La similitude des expressions utilisées par les militantes pour caractériser la vie de ces lieux féministes est troublante. Tout comme Denise au sujet du restaurant alternatif nantais, Evelyne évoque les deux années passées à la librairie lilloise comme une "période très créatrice". L'indépendance d'Evelyne vis-à-vis de son mari et de son passé familial douloureux se construit peu à peu grâce au collectif de vie lié à la librairie et n'aura de cesse de s'affirmer tout au long de son parcours, à travers ses peintures et son activité professionnelle en tant qu'enseignante d'arts plastiques dans le secondaire.

Le bar associatif féministe La Marg'elle voit le jour en 1980 à Rennes, un an après l'ouverture d'À l'envers à Nantes. Il est l'aboutissement du projet d'un groupe de huit copines, caractérisé par une forte proximité sociale et générationnelle. Dans ce lieu, qui ferme en 1981, les rencontres et le partage entre amies semblent l'emporter sur l'action militante conventionnelle. L'idée est bien de "créer un lieu convivial qui permettrait aux femmes de sortir sans être importunées"⁸. Muriel Trimolin, l'une des fondatrices, se détache d'un rapport politisé au féminisme, l'abordant davantage comme une expérience sororale et l'occasion de faire des rencontres : "Je me rappelle de quelques filles qui sortaient entre guillemets du lot et qui étaient vraiment politisées. Ça ne m'a jamais enthousiasmée finalement. J'ai préféré faire quelque chose à ma modeste échelle : voir, rencontrer des femmes, discuter autour d'une bière, autour d'un thé. Je trouvais ça vachement plus sympa et plus productif."

Le militantisme féministe se traduit également par le fait de vivre ensemble, entre "paires". Habiter en communauté ou en colocation est une expérience qui apparaît assez tôt dans les trajectoires de vie des militantes. Elles sont le plus souvent encore mineures, tantôt étudiantes, tantôt à la recherche de leur émancipation vis-à-vis du milieu familial. Par exemple, à Lille, en 1976, Joëlle Pennequin, alors en licence de sociologie, rencontre Mireille Dierdonck, déjà engagée dans les groupes femmes. Elles deviennent amies et décident de vivre dans une colocation mixte. L'ambiance y est "plutôt gauche contre-culturelle". Mais l'expérience, trop intrusive et prescriptive, ne dure pas. Après quelques années rythmées par un engagement fort au sein de la librairie féministe, Joëlle et Mireille nourrissent le projet de réitérer l'expérience en 1983, en habitant ensemble une grande maison qu'elles achètent deux ans plus tard par le biais d'une autre militante féministe. Cette colocation-communauté comprend quatre, parfois cinq personnes, dont trois femmes. La chambre supplémentaire sert "pour les gens de passage du théâtre, du cinéma" en situation précaire. En comparaison de sa première colocation quelque peu décevante, Joëlle parle de cette nouvelle communauté de vie comme d'un "projet d'adultes" où tous et toutes savaient "ce qu'était le ménage et entretenir une maison". Elle met l'accent sur la convivialité : "Une maison vivante, avec beaucoup de passages" amicaux. Joëlle y vit durant douze années. L'aventure s'arrête en 1995 quand Mireille part vivre avec, en plus de son fils, son nouveau conjoint et ses enfants. Joëlle emménage alors avec son compagnon, qui avait gardé son propre logement pendant toute cette période de vie collective. De leur côté, les Nantaises Denise

⁸ Patricia Godard et Lydie Porée, *Les femmes s'en vont en lutte ! Histoire et mémoire du féminisme à Rennes (1965-1985)*, Éditions Goater, Rennes, 2014, p. 162.

Germain, Noëlle Sabot et Monique Vidal vivent aussi en communauté avec d'autres copines au moment où émerge le projet d'ouverture d'À l'envers. Noëlle et Denise ont d'abord vécu à deux ; elles s'étaient rencontrées à Révo au début des années 1970, alors que Denise avait à peine dix-huit ans et était à la recherche d'un hébergement. Elles ont cohabité durant une année ou deux, tout au plus, avant de vivre au sein d'une communauté avec d'autres amies militantes de Révo et de Femmes travailleuses en lutte. Là encore, l'expérience prend fin au gré des départs, notamment liés à ce même sentiment d'intrusion évoqué par Joëlle Pennequin. L'amitié ne préserve pas toujours du caractère "totalisant" pouvant être lié aux formes de vie collective.

La vie en communauté est le reflet d'un engagement qui dépasse les formes organisées de militantisme. Les relations d'amitié qui se nouent et se renforcent au quotidien, dans l'intimité, témoignent alors d'un engagement à la croisée des différentes sphères de la vie des femmes. Entre engagement féministe et expérience de vie en communauté, les liens sont ténus. Ils se traduisent par la volonté de vivre entre femmes ou, lorsque la communauté est mixte, par celle d'y mettre en application des idées féministes : division du travail domestique, des tâches d'éducation des enfants, refus des rôles sexués.

Les liens d'amitié entre femmes représentent bien un tremplin pour sortir de "l'ordre" instauré par diverses institutions : dans le contexte post-68, ils aident à rompre avec les valeurs sexistes et autoritaires d'un milieu familial et scolaire liberticide. À celles dont le féminisme n'est pas le premier engagement, ils permettent de s'affranchir des codes masculins du militantisme et d'aller contre les formes organisationnelles conventionnelles, par la création de groupes de parole, l'ouverture de lieux autonomes ou encore les expériences de vie en communauté. En ce sens, l'amitié féminine agit comme facilitateur d'engagement féministe, *a fortiori* pour des femmes n'ayant jamais milité. La confiance instaurée entre comparses permet ensuite de franchir les bouleversements biographiques qui touchent plus particulièrement les femmes et de demeurer en militantisme.

Tenir grâce aux "paires"

C'est à double titre que les liens d'amitié font tenir : d'abord un engagement, peu évident à maintenir lorsqu'il doit trouver sa place aux côtés des charges familiales pesant traditionnellement sur les femmes ; ils aident ensuite, à l'évidence, à tenir "une vie", entendue ici comme l'articulation complexe de sphères et relations sociales, dans les moments où l'identité est mise à l'épreuve. Quelle est alors la place des sociabilités féminines dans les processus d'émancipation à la fois individuelle (la "puissance d'agir"⁹) et collective (la lutte) ?

Le soutien des copines en cas de "coups durs"

Les aléas de la parentalité tiennent une place centrale dans la généalogie de certaines amitiés féminines et simultanément d'engagements politiques, comme en témoigne le parcours de Marie-Françoise Guido-Legrand (Nantes). Née en 1947 dans une famille bourgeoise et catholique du Finistère, sa position de benjamine tardive lui assure une éducation plus "moderne" que ses frères et sœurs, favorisant sa résistance précoce aux "bonnes manières" sexuées dans le travail

⁹ Catherine Achin et Delphine Naudier, "L'agency en contexte : réflexions sur les processus d'émancipation des femmes dans la décennie 1970 en France", *Cahiers du Genre*, Vol. 2, n°55, 2013, p. 109-130.

domestique et esthétique. “Mme C’est pas juste”, ainsi que ses parents la surnomment, échappe par son excellence scolaire à la destinée des filles de sa famille en allant au lycée public pour y passer le baccalauréat. Étudiante en psychologie à Rennes, elle s’engage à l’UNEF, “découvre la politique [...] à travers l’analyse des rapports de classe” et rencontre son futur mari. Poursuivant un DEA à Paris, elle est de toutes les manifestations de Mai 68 puis contre les dictatures latino-américaines. En 1971, elle accouche prématurément d’un enfant polyhandicapé. Trois mois après, alors que le couple déménage à Nantes, Marie-Françoise se sent “engluée dans quelque chose qui [la] dépass[e]”. Isolée et fragilisée par la charge de son bébé, elle trouve soutien auprès de voisines : elles s’entraident dans la garde des enfants et se côtoient régulièrement pour égayer leur quotidien de femme au foyer (“parce qu’on s’ennuyait ferme quand même”, dit-elle dans un écho au sentiment évoqué par Denise Germain avant l’ouverture d’À l’envers). De fil en aiguille, naît une sorte de “groupe mères de famille” qui mène bientôt des actions pour diffuser la contraception dans le quartier. Le partage d’expériences sur la maternité soude ainsi un projet collectif de femmes en même temps qu’il lance la trajectoire militante de Marie-Françoise, qui ne tarde pas à entrer en contact avec le MLF nantais.

Pour Annette Chuberre (Rennes), le groupe femmes préexiste à la procréation, de sorte que les proximités militantes accompagnent d’emblée cette rupture biographique coûteuse. D’origine rurale et modeste (fille d’un couple agriculteur et marin), elle a été à la fois largement mise à contribution pour les corvées agricoles et très encouragée dans ses études. Au début des années 1970, elle est inscrite aux Beaux-Arts de Rennes. Par une rencontre amoureuse, la LCR devient son cercle de sociabilité, sans toutefois qu’elle s’y intègre politiquement. Son engagement féministe s’ouvre avec le combat pour la mixité des cités universitaires puis s’épanouit dans le groupe femmes de Villejean, proche des réseaux trotskystes par sa composition. Groupe de parole et lieu de vie collectif, il tente aussi de sensibiliser les femmes de ce quartier populaire.

Nombre de militantes deviennent mères, ce qui positionne la maternité en haut de l’agenda des discussions. “On était amies surtout, on a eu des enfants ensemble”, résume Annette selon un remarquable raccourci. Alors qu’elles nourrissent l’espoir d’accouchements alternatifs, sa grossesse en 1977 en prend le chemin inverse. Elle est alitée quatre mois à l’hôpital et “en souffrance psychologique entre le féminisme et la maternité”. Ses camarades assurent une présence délicieusement encombrante à ses côtés : “J’ai dit aux médecins tout de suite « Moi je suis pas malade, je suis enceinte ». Donc mes copines foutaient le bordel de toute façon, arrivant régulièrement avec des fleurs, des affiches, de la bouffe, ça faisait le tour du lit, évidemment ça faisait désordre dans l’hôtel Dieu, tout le monde savait que c’étaient des féministes, les médecins n’osaient rien me dire [...] C’était super d’avoir toutes ces filles autour de moi.” Avec leur soutien, elle dénonce la surmédicalisation de sa grossesse et les mauvaises conditions de traitement réservées aux femmes (lutter “pour exister en tant que femme” plutôt qu’être un “moteur en panne” face à des “garagistes”), faisant dès lors de son statut de patiente un objet de contestation politique. Après l’enfantement, Annette peut compter sur ces amitiés féministes dans la rupture conjugale et l’expérience de la monoparentalité : une “très grande vie sociale” compense quelque peu son chagrin d’amour. Dans le parcours d’autres femmes, les réseaux de solidarité féministes ont d’une manière ou d’une autre aidé celles qui ont des enfants à continuer de militer.

Les vies sentimentales, et les conflits de genre qui les structurent, représentent un autre pan majeur des “déboires” que l’entraide d’amies militantes permet de tempérer, et parfois de résoudre. Pour Cathy Debroe (Lille), dont nous avons relaté les premières expériences sororales à

l'internat de jeunes filles, la rencontre du groupe femmes de Roubaix quelque temps plus tard coïncide avec des "années catastrophe", aux côtés d'un mari alcoolique, violent, "d'une jalousie malade" et adepte du chantage affectif. La situation atteint son paroxysme lorsqu'elle tente de se suicider en 1977, à vingt-quatre ans. Au cours de cette période, elle assiste à quelques rencontres de l'ancien MLAC roubaisien, qui se convertit en groupe femmes. Des membres l'épaulent : "Ça m'a aidée, parce que bien sûr elles étaient là ! « Tu le quittes ! Tu t'en sors ! »". Cathy y puise le courage de réaliser combien cette situation familiale est destructrice, puis de quitter son mari. Elle trouve refuge et sécurité affective quelques mois durant dans la maison familiale d'une militante, Fannette Bozonnet, le temps qu'elle et sa fille (ré)apprennent "à parler". L'engagement permet à Cathy de poser un acte fort, qui signifie "échapper à [s]on histoire" et "casser" la fatalité de sa lignée féminine. Si le groupe femmes est "un déclencheur" qui l'inscrit dans le militantisme, c'est parce qu'il devient un espace de sociabilité : source de plaisir, par les "moments fabuleux" vécus avec celles "devenues [s]es copines", il l'aide dans son quotidien à recouvrer une stabilité. Il continue aussi d'assurer un effet cathartique : par la dérision qui les anime dans leurs séances de théâtre militant et le groupe de parole, Cathy reprend confiance et parvient peu à peu à dépasser ce drame conjugal : "Ce qui m'a beaucoup sauvée à l'époque, c'était de faire de l'humour, car c'est vrai que c'était costaud. Donc c'était bien de pouvoir en rire avec des gens". Son histoire souligne l'importance des solidarités complices dans le processus d'émancipation individuelle.

Pour comprendre ce puissant rôle social de l'amitié, il faut tenir compte du taux élevé de difficultés conjugales parmi les populations militantes – "autour de moi, ça n'a été que ça [...], des ruptures" s'exclame Lucia Pacchiano (Lille) –, qui s'accompagnent souvent pour les femmes d'infléchissements au niveau professionnel. Le MLAC lillois est le moment fondateur d'une relation privilégiée entre Evelyne Rendolet et Lucia ; elles ont dix ans d'écart, l'une est fille d'un chef d'entreprise qui "[lui] a payé des études", l'autre est issue du monde ouvrier et n'a pas son bac. Bravant la distance sociale, une amitié élective naît de leur commune situation : "Evelyne et moi étions des femmes de milieux différents, mais on était des femmes qui n'avions pas de métier". Leur compagnonnage amical, qui se poursuit à la librairie féministe, les aide à s'extraire des contraintes domestiques. Elles se construisent alors "des vies riches" : "À l'époque, les femmes ne partaient pas en vacances sans leur mari. On est parties en voyage en Tunisie avec sac à dos, toutes les deux. [...] On a laissé nos deux maris là avec les enfants, puis on est allées crapahuter". Dans la seconde moitié des années 1970, après leur divorce, elles reprennent des études et/ou passent des concours de la fonction publique. Leur engagement féministe suscite autant qu'il procure la force de tenir des changements de vie.

Ces parcours accidentés expliquent que des militantes envisagent le féminisme à l'aune de liens de sollicitude davantage que politiques. On ne peut cependant s'en tenir à ces représentations angéliques des sociabilités féministes. Pour un nombre relativement important de femmes, l'amitié étant le principal mode de maintien de l'engagement, sa rupture est par la suite responsable des démobilisations, qui se matérialisent parfois par le départ des lieux de sociabilités féministes ouverts avec des amies. C'est à la suite de conflits interpersonnels qu'une enquêtée nantaise, de façon quasi-cyclique dans son parcours, quitte des aventures collectives, parmi lesquelles le restaurant alternatif À l'envers. De même, quand l'amitié se trahit, l'engagement ne tient plus. L'une des fondatrices du bar féministe La Marg'elle, à Rennes, confie l'épisode blessant qui a précipité son éloignement du groupe femmes : quand ses camarades apprennent sa relation avec un homme marié, elles l'interpellent collectivement pour la mettre en garde. Un "tribunal"

est convoqué un soir, ses amies se solidarisant pour mener une tentative de culpabilisation (“un coup de poignard”) et insinuant sa faible ferveur féministe. Elle en tire de sévères leçons sur les groupes : la fabrication de codes intangibles, les phénomènes d’exclusion dès qu’on y déroge et l’enfermement idéologique “qui oublie l’humain”. Cet épisode rédhibitoire se répercute jusque dans la sphère professionnelle où elle refusera catégoriquement toute adhésion syndicale.

L’amitié féministe rejoue à chaque “coup dur” son rôle de renforcement identitaire ; c’est un militantisme compagnon de vie, qui suit le sens des trajectoires et leurs moments de crise, mais s’en détache aussi de façon logique quand les amitiés se fanent.

Festivité, solidarité, collectivité : des ressources pour lutter

Outre des ressentis et des expériences individuelles, ces militantes partagent des activités. En témoigne la pièce de théâtre que le groupe femmes de Roubaix monte en 1977, en soutien à un ex-militant du MLAC de Lille inculpé pour pratique illégale d’avortements. De cette pièce dénonçant les carences de la loi Veil et de son application, Annabelle Sergeant, qui jouait le rôle d’une “assistante sociale raide, demandant des comptes” à l’avortante, et Fannette Bozonnet (“le toubib”) se remémorent à présent avec plaisir les représentations, tandis que Cathy en a carrément gardé son nom de scène : “Je suis devenue Cathy [Debroe] !”, en remplacement de son prénom qu’elle n’aimait pas. Leurs liens complices forment la ressource première de cette activité artistique contestataire. Non loin d’elles, c’est le chant qui rassemble des membres de la librairie lilloise, par-delà leurs divergences idéologiques. En 1978-1979, “les Camanettes” créent leur propre répertoire et montent un spectacle. Joëlle Pennequin défend ce mode d’approche non théorique de la cause des femmes : “C’était une façon d’interpeller aussi les autres femmes et l’opinion publique sur quelque chose de sympa ! De dire : on ne défend pas des idées, on défend un art de vivre”. Evelyne Rendolet souligne quant à elle la créativité à l’œuvre dans ce projet, qui a une valeur en soi : le registre ludique procure un sentiment d’appartenance au collectif et renforce des pratiques de sociabilités, dont il faut ici apprécier le sens politique. La prégnance de la dimension festive se vérifie dans les différents courants. Jacqueline Dolivier (Marseille), enseignante qui s’estime être “une enfant du MLF”, témoigne de “la joie d’être ensemble” dans les rassemblements politiques “festifs” du courant Psychépo : “La mère Antoinette Fouque [...] avait des sous et louait les plus beaux endroits pour que les femmes soient bien, épanouies et s’amusent autant que ce qu’elles peuvent travailler”. Le “sens de la fête” se travaille pour créer les conditions idéales d’émulation militante et intellectuelle¹⁰.

Au-delà du plaisir que procure le simple fait de se retrouver entre femmes, l’humour et la convivialité forment la toile de fond indispensable à la verbalisation des vécus privés. Comme le montre Marion Charpenel dans son analyse des groupes de parole féministes, ces registres intimes de relations sont porteurs d’une “sorte de récit de soi collectif, support d’une identité collective féministe”¹¹. Les liens d’amitié très forts qu’Aude Imbert (Marseille) connaît dans des collectifs de femmes successifs sont décisifs pour convertir en engagement l’issue malheureuse de sa première relation lesbienne. Après avoir tenté de mettre fin à ses jours à l’orée de sa vingtaine, en 1977, Aude a subi l’expérience traumatique de l’internement psychiatrique, où l’on a voulu

¹⁰ Voir chapitre 21.

¹¹ Marion Charpenel, “Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l’utopie féministe”, *Éducation et sociétés*, Vol. 1, n°37, 2016, p. 28.

“traiter” son homosexualité. Elle apprend à donner de la valeur aux liens de proximité qui s’élaborent dans les groupes intimistes. Car la double non-mixité (de sexe et de sexualité) se révèle indispensable aux “prémisses” d’une parole des lesbiennes sur leurs vécus spécifiques : face à un monde extérieur “agressif”, Aude ressent le “besoin de [se] protéger” en recherchant dans ces groupes radicaux un “sentiment de protection et en même temps de liberté à l’intérieur” qui lui “perme[t] d’exister à cet endroit-là”. Les espaces mêlant dimensions festives, artistiques et politiques marquent son histoire militante. En particulier, le camping lesbien, organisé en 1981 dans le Gard, lui apparaît comme une expérience ultime de solidarité féministe : “Je me retrouve avec 250 femmes qui passent par jour [...] Je prends conscience de la force qu’on peut représenter [...]. Et ça change tout finalement dans la tête. Parce que, entre la personne internée en psychiatrie, ratatinée par le système, et la personne qui se dit : « Mais finalement nous représentons une force, nous pouvons faire entendre notre voix ! »...”.

Aude retire de cet événement des ressources idéologiques fondamentales. La sortie à une grande échelle des cadres hétérosexuels pendant quelques jours, la vie conviviale en collectivité et “dans la diversité” lui fournissent la preuve de l’existence de l’action collective lesbienne. La force du nombre et des activités partagées permet ainsi à ces lesbiennes féministes de se constituer en sujet collectif et d’envisager les multiples traductions de leur projet politique.

Mais les limites des sociabilités féminines se manifestent à de multiples moments, et pas seulement lors des dissensions ou rivalités qui affectent alors de façon simultanée amitiés et engagements. Elles peuvent se révéler aux militantes dans la mise en œuvre de l’accompagnement de femmes dont la situation les confronte soudain à l’altérité. Sylvie Hartog, assistante sociale de formation qui mène les entretiens avec les usagères de SOS-femmes à Marseille dans la seconde moitié des années 1970, souligne les dangers d’une “sororité naïve” : quand la structure débute, une sorte de sur-solidarité féminine (“On est toutes sœurs, ça peut arriver à tout le monde...”), issue des combats pour l’avortement et la contraception que plusieurs ont antérieurement portés, aurait conduit les militantes à prendre des décisions inadéquates pour répondre aux besoins des victimes de violences conjugales. Leurs principes d’action féministes se heurtent aux attitudes et aux contraintes de certaines usagères (“Ça nous a foutu une claque !”). Décontenancé par des phénomènes contre-intuitifs propres à certaines “problématiques de victimes”, le collectif mène la critique des points aveugles de son travail auprès d’elles : acquérir un abord plus subtil de la sororité et de sa mise en pratique exige donc de “[faire] ses armes”¹².

Les sociabilités amicales construites au gré des engagements féministes, ainsi que les activités conviviales qui les soutiennent, constituent pour ces femmes une précieuse ressource pour mener la lutte, tant personnelle que collective, et aiguiser leurs armes. L’intensité politique des combats et fêtes menés, le soutien apporté par les camarades de lutte en cas d’expérience de vie difficile sont à même de conférer une certaine stabilité et durabilité à ces affinités. Les sociabilités militantes développées entre féministes dans le cadre de ces engagements donnent une chair particulière aux liens d’amitié qui les unissent aujourd’hui encore. Ce faisant, les ex-compagnes de route féministes demeurent des références identitaires pérennes, au cœur de la camaraderie et des engagements militants contemporains.

¹² Voir chapitre 23.

Poursuivons, “compagno**nn**es”

Une amitié impérissable

Pour nombre d'enquêtées, les camarades d'antan demeurent des amies au temps présent. Ces constats rejoignent ceux de Camille Masolet à propos du mouvement des femmes lyonnais et grenoblois dont les anciennes protagonistes restent liées par d'intenses relations d'amitié¹³. Blanca Dégardin, militante à Révo, rencontre en 1976, à Lille, Elise Duvernois, engagée dans la GOP lorsque les deux organisations fusionnent pour devenir l'OCT. Depuis, d'après Blanca, elles ne se sont pour ainsi dire jamais quittées : “Jamais ! Je l'ai encore eue au téléphone hier. C'est quelqu'un que j'aime profondément ! Vous voyez, comme quoi les femmes peuvent s'aimer !”. Pour Evelyne Rendolet et Lucia Pacchiano, la pérennité de leur relation affective s'origine, nous l'avons vu, dans la complicité qu'ont nourri les deux femmes au sein du MLAC de Lille. Si les liens se distendent avec les groupes militants traversés dans les années 1970, cette relation privilégiée résiste. Même leur éloignement géographique ne grève pas cette amitié, qu'elles entretiennent par des correspondances électroniques et postales et des séjours dans leur résidence respective. De leur côté, Fannette Bozonnet et Cathy Debroe se rencontrent moins fréquemment depuis la fin de leur engagement. La présente recherche a constitué pour elles une occasion de se retrouver ; les entretiens ont en effet été réalisés chez Fannette en la présence de Cathy. Malgré certaines divergences actuelles de points de vue, les deux femmes conservent une forme de complicité, dont témoigne l'usage du sobriquet “Chouchou” par Cathy quand elle s'adresse amicalement à Fannette. La familiarité de ses interpellations – “[rires] On est complémentaires, ma grande !” –, comme l'interjection prenant à témoin sa comparse – “Hein Fannette ? Sacrée période !” – signalent la connivence issue du vécu passé. En particulier, les moments de vie partagés dans des communautés sont le terreau d'amitiés profondes et durables. Il arrive même que le partage de l'éducation des enfants transforme le statut d'amies en celui de membres de la famille. C'est le cas de Gisèle Monnier et de Violette Desbois, membres du Cercle Flora Tristan à Lyon dans les années 1970, qui ont “essayé de sortir du cadre de la famille”, se sont épaulées pour élever leurs enfants et demeurent des personnes qui comptent pour les membres de leur famille respective. Aux confins de cette fidélité amicale, se niche un combat pour la préservation de territoires féminins autonomes. La relation privilégiée que ces deux femmes entretiennent répond explicitement à cette visée : “Je garde encore plein de choses que je ne partageais qu'avec mon mari [...] Il y a des choses que je ne partage qu'avec ma copine”.

Les amitiés féministes ne se vivent pas uniquement en duo mais composent aussi des affinités collectives qui tissent un réseau de relations sociales denses, comme celui qui entoure Violette Desbois. Lorsqu'elle célèbre en 2013 ses soixante-dix ans et invite ses “copines du Planning”, elle parvient à réunir pas moins de quarante personnes. À un autre niveau, le projet éditorial *Chronique d'une passion. Histoire du mouvement de libération des femmes à Lyon*¹⁴, né à la fin des années 1980 d'une volonté de militantes d'écrire leur histoire, est mentionné par Martine Giry comme une aventure fédératrice, une “métabolisation de ce qui s'était passé”. Cette écriture

¹³ Camille Masolet, *Sociologie des féministes des années 1970. Analyse localisée, incidences biographiques et transmission familiale d'un engagement pour la cause des femmes en France*, Thèse de doctorat en science politique et en sociologie, Universités de Lausanne et Paris 8, 2017.

¹⁴ CLEF, *Chronique d'une passion. Histoire du mouvement de libération des femmes à Lyon*, L'Harmattan, Paris, 1989.

collective, au-delà de sa dimension mémorielle¹⁵, met en mouvement d'anciennes actrices, entretient un réseau d'interconnaissance et conduit au partage de projets intellectuels. Aujourd'hui encore, Martine a ainsi le sentiment de se sentir à la page des débats féministes, alimentés par ses amies, dont l'une, professeure à l'université, enseigne d'ailleurs les études de genre à sa propre fille.

Des groupes féministes d'avant aux groupes amicaux d'aujourd'hui

Au-delà de ces amitiés interpersonnelles, l'évolution chronologique des liens affinitaires entre militantes féministes signale une persistance de groupes non mixtes de sociabilité. Les collectifs militants des années 1970-1980 se transposent dans des groupes informels qui entretiennent les souvenirs, perpétuent l'appartenance à une communauté et signent la "persistance d'une forme ordinaire de féminisme"¹⁶. Loin d'être des expériences anecdotiques, les rencontres que nous évoquons ci-après matérialisent avec force une dimension centrale du sens politique de ces amitiés, ayant une certaine portée dans le temps : la valeur donnée aux relations exclusivement féminines est un résultat de cette socialisation féministe.

Au départ conçu pour symboliser des retrouvailles lors des Journées internationales des droits des femmes du 8 mars, dont les manifestations s'étiolent à Lille, le regroupement de huit amies féministes et syndicalistes des années 1970-1980 se transforme peu à peu en "un groupe de nanas qui se fendent la gueule", sans prétention militante, qui s'appelle les "Drôles de dames". Actif depuis près de quinze ans maintenant, le groupe puise sa durabilité dans la convivialité qu'il a su aménager, *via* des déjeuners mensuels ou dans le cadre de week-ends au bord de la mer. De surcroît, la dénomination du groupe, reprise du titre d'une série télévisée des années 1970, symbolise, par-delà les références communes à cette génération de militantes, leur ressemblance aux personnages principales du scénario, indépendantes et rebelles. Précisons que la singularité de ce groupe est de transgresser les frontières organisationnelles – en recrutant d'anciennes camarades syndicalistes de la CFDT, une militante de la JCR, une engagée dans le mouvement des parents d'élèves, une salariée du secteur santé-sociaux. Encore inséré dans l'actualité féministe, au courant "des choses qui se passent sur les femmes", ce groupe est un lieu d'échanges politiques animés. En témoignent les "gros débats, grosses engueulades" survenus lorsque Dalila Ménard, membre du groupe, s'est décidée à soixante ans à porter le voile ; un choix qui a déplu à certaines membres du groupe convaincues que le foulard islamique est un signe inacceptable d'assujettissement des femmes.

À Marseille, d'anciennes militantes du CODIF continuent de se côtoyer sous l'amusante appellation des "Sorcières". La visée de ces retrouvailles consiste à se remémorer les souvenirs et anecdotes militants à l'occasion de divers rendez-vous. Du côté rennais, le "Dîner des dames", autrement appelé le "DDD", réunissant cinq anciennes membres de la commission femmes de la CFDT depuis 1979, est toujours d'actualité. À noter que les liens d'amitié tissés entre les participantes s'entremêlent à leurs histoires conjugales, deux des membres du groupe ayant successivement vécu avec le même compagnon. Débarrassées de sentiments de jalousie, ces "compagnonnes" construisent des relations de bons termes. Par exemple, lors du mariage de la nouvelle compagne, l'ex-épouse a été réclamée comme témoin. Si ces trois groupes ont en

¹⁵ Marion Charpenel, *"Le privé est politique !" Sociologie des mémoires féministes en France*, Thèse de doctorat en science politique, IEP de Paris, 2014.

¹⁶ Camille Masclat, *Thèse citée*, p. 438.

commun de réunir d'anciennes co-militantes autour de moments conviviaux, ils partagent aussi une dénomination insolite, symbolisant la distance ironique que ces femmes cultivent à l'égard de leur féminisme passé.

Enfin, le féminisme et la non-mixité imprègnent les passe-temps récréatifs d'anciennes militantes une fois leur retraite entamée. Sous l'impulsion d'une ancienne salariée du Planning Familial rennais, partie à Bordeaux avant de revenir en Bretagne au début des années 2000, les ex-compagnes de route de l'association sont invitées à former ce qu'Angèle Delcourt (Rennes) appelle le "groupe lecture". Le propos de cette réunion consiste à partager un repas à la suite duquel chacune revient sur un livre "qu'elle a aimé" durant le mois écoulé. Le concept de lecture partagée est déjà familier à Angèle qui, sous l'égide du CIDF, a participé à un concept similaire quelques années auparavant, à la fin de la décennie 1990.

Tenir (et s'épuiser) ensemble dans le militantisme

Ces relations amicales durables permettent de maintenir l'engagement et de stabiliser les choix militants¹⁷. Il en va ainsi du "noyau dur" de la dizaine d'anciennes militantes de Psychépo marseillaises, investies il y a peu de temps encore dans l'organisation de la journée du 8 mars. En partenariat avec la librairie du Musée national de Marseille et de quelques universitaires, ces doyennes du mouvement féministe ont organisé la présentation du *Dictionnaire des créatrices* publié par les éditions Des femmes, maison d'édition affiliée au collectif Psychépo, en 2014. La continuité des liens amicaux peut par ailleurs déborder sur le terrain professionnel où certaines ex-militantes, restées très proches, partagent une même activité. C'est notamment le cas de l'équipe de chercheuses qui environne Sylvie Boissière (Lyon). Que ce soit dans les objets de recherche comme dans les manières de la pratiquer, les traces d'une continuité avec le mouvement des femmes sont criantes à ses yeux. Dans les années 1980, le "petit groupe des intellos" de Lyon, fondateur du Centre lyonnais d'études féministes (CLEF), s'engage d'abord dans la rédaction d'un ouvrage collectif; expérience que trois d'entre elles réitèrent ultérieurement en menant, pendant huit ans, une recherche sur un sujet commun. S'agissant de ces deux travaux scientifiques et du fonctionnement collectif qui les a portées, Sylvie en parle avec émerveillement. La marque qu'a laissée le mouvement des femmes sur ces recherches est visible dans les séances de travail réalisées lors de week-ends à la campagne, dans l'horizontalité des relations entre collègues, mais surtout dans la validation d'une écriture personnalisée. L'indicateur ultime de cette transposition reste pour Sylvie la signature collective, et donc anonyme, d'un des ouvrages : "On a oublié de mettre nos noms sur la couverture du livre. [...] C'est fou quand même ! Et ça c'était vraiment un héritage".

La professionnalisation du militantisme d'anciennes camarades dans des associations féministes contemporaines fournit un autre contexte propice à la persistance de fidélités amicales. Christine Couturier, féministe membre de Révolution ! et de FTL, proche du groupe femmes Nantes-Nord, lance en 1978 le festival "Tout feu tout flammes", initiative qui devient Ciné-femmes à partir de 1982. Par l'intermédiaire de ce festival dont le succès perdure aujourd'hui, Nadine Lempereur, militante active au sein du Planning Familial, est sollicitée par Christine pour un partenariat interassociatif autour de l'événement. De même, Odile Baudry, ancienne colocataire de Christine et proche amie de Nadine (toutes les trois ayant été investies au début des années 1980 dans l'émission radiophonique féministe *Les panthères roses*) est conviée, par le

¹⁷ Camille Masclat, *Thèse citée*.

biais des postes successifs qu'elle occupe dans les différents établissements sociaux nantais, à soutenir le festival. Même si ces trois femmes déplorent l'épuisement de leurs relations, leur convergence autour d'événements ponctuels attelle leur histoire d'amitié autour du féminisme culturel.

S'ils perdurent, ces liens affectifs ne sont pourtant pas inépuisables et sont susceptibles d'être éprouvés par l'invalidation de choix personnels par son propre groupe de paires, provoquant un sentiment de trahison. Pour Francine Mansart, ex-participante d'un groupe de femmes au sein de la Ligue rennais, la ligne de démarcation entre les "vraies" amies et les moins fidèles se lit dans leur compréhension différenciée de ses choix de vie. Lors de l'entretien, elle ne cache pas sa déception à l'endroit d'anciennes camarades féministes et d'extrême gauche qui auraient perdu leur intégrité en reprenant pour argent comptant les rhétoriques essentialistes de l'instinct maternel et jugent négativement ses prises de distance des schémas familiaux classiques¹⁸.

Ces amitiés, lorsqu'elles s'intriquent aux enjeux de professionnalisation du militantisme, sont de surcroît soumises à des dégradations de condition de travail qui ricochent inévitablement sur les relations entre collègues. À la faveur de l'élection de François Mitterrand et de la création du Ministère des droits des femmes, Maryse Steiner et ses camarades féministes montent au milieu des années 1980 une association d'aide aux femmes victimes de violence, avec un projet de centre d'hébergement à Lyon. Par les subventions qu'elles parviennent à obtenir, des postes de salariées sont créés, dont l'un est occupé par Maryse. Elle consacre dix années à ce travail, puis le quitte au milieu des années 1990 pour un autre emploi avant d'y revenir, à mi-temps, dans les années 2000. Après ce retour, des conflits éclatent entre les militantes de l'association, éloignent définitivement Maryse d'une partie de son ancien groupe d'amies cofondatrices et ont finalement raison de son engagement féministe, duquel elle se "[met] en retrait" tout en conservant ses convictions : "Au niveau des valeurs, il n'y a rien de changé".

Il est également des relations d'amitié fortes qui ne parviennent pas à transcender les différences de classe, lesquelles continuent d'entacher la qualité de l'attachement. Y compris lorsque la camaraderie féministe s'est construite sur des bases communes – être mères de famille et femmes mariées dans un milieu féministe jeune, célibataire et sans enfant –, cette identité ne procure pas les mêmes ressources aux femmes selon leur milieu social d'origine, notamment en termes de reconversion dans le champ professionnel. Dès lors, le sentiment d'illégitimité de classe, resté indicible, est vécu comme une blessure qui demeure béante. Le récit des échanges entre deux de ces amies, rapporté par la moins dotée, atteste des fractures sociales qui lui paraissent infranchissables : "Parfois j'ai vécu dans la douleur, parce que je sentais le décalage. [...] Ça me faisait très, très mal, parce que je sentais la différence. C'étaient deux mondes. Et je pense qu'elles n'en ont jamais eu conscience, parce que je n'en ai jamais parlé. J'ai parlé de certaines choses à mon amie la dernière fois qu'on s'est vues. Elle m'a dit : « Mais, tu me dis ça maintenant, mais ce n'est pas possible ». Je lui dis « Ben oui, mais vous ne pouviez pas entendre, vous ne pouviez pas comprendre ». [...] C'est toujours pareil, quand on est, malgré tout, du bon côté du bâton, je pense qu'on ne s'imagine pas. On est dans un rapport de supériorité, quoi qu'on dise, parce que c'est quand même quelque chose que j'ai vécu. [...] Et la différence elle existe toujours. Toujours, toujours, toujours."

Enfin, l'amitié parfois s'effrite pour ne devenir plus qu'un sentiment de loyauté envers ses ex-camarades. À ce titre, une interviewée manifeste sa réserve quant aux retrouvailles

¹⁸ Voir le chapitre 27.

régulièrement organisées entre anciennes amies d'un groupe de femmes. Elle explique son attachement à ce rendez-vous familial par "amitié, fidélité" et concède néanmoins qu'elle n'y trouve plus nécessairement son compte : "C'est vrai que moi je m'ennuie presque un petit peu". La lassitude éprouvée par cette routine s'explique par le manque de vitalité et d'optimisme de ces rendez-vous, réunissant des femmes aujourd'hui d'un certain âge, ayant parfois été peu épargnées par la vie : "Ce qui fait que c'est un peu tristounet maintenant, et puis des femmes seules à un certain âge ça peut être dur".

Au terme de ces récits d'amitié, la création et le resserrement des liens entre femmes apparaissent comme une condition significative autant qu'une conséquence de l'épanouissement d'une parole féministe. Cela vaut aussi sur le long terme, comme le montrent les cas fréquents de sociabilités durables. C'est à la spécificité du féminisme par rapport à d'autres engagements que notre démonstration aboutit : il est un mouvement fortement catalysé, alimenté et maintenu par l'amitié. La camaraderie entre femmes devient traductible dans des modes d'organisation politiques privilégiant la non-mixité, lesquels prennent parfois alternativement ou concomitamment un statut formel et informel. Constaté la centralité de l'amitié dans l'engagement féministe n'est en définitive pas tellement étonnant : dans la mesure où celui-ci implique une attention toute particulière à la dimension intime et privée du politique, il favorise un fonctionnement affinitaire.

Il a fallu toutefois souligner quelques nuances. Les espaces de parole et de soutien non mixtes créés entre femmes poursuivent ce défi sororal, sans nécessairement y parvenir. Car, bien sûr, les relations d'amitié ne subsument pas toutes les formes de relations sociales ; elles sont travaillées par les tensions qui traversent le militantisme lui-même et le groupe social des femmes. En pratique, l'évolution des stratégies de lutte, de la vie des organisations (en particulier la professionnalisation du militantisme) et de l'espace militant local éprouvent les liens d'amitiés scellés entre militantes. Sur la durée, les parcours de vie accusent les positions sociales différenciées entre femmes et rejouent incessamment les termes de l'entrecroisement vie privée / action politique propre au militantisme féministe.